

LES HISTORIENS DE NAPOLÉON

LE LIEUTENANT-COLONEL GROUARD

La taille élancée, à peine touchée par l'âge, toute la démarche brusque et franche, l'allure militaire, une figure aux traits fins, petite moustache blanche à la française que les doigts pressent et tordent pour aider à l'expression de la pensée, des yeux bleus d'une belle lumière et d'une vivacité juvénile, clairs comme la parole pour forcer avec elle la conviction : — ensemble, de corps et de visage, une autorité faite de précision.

Un historien, d'une probité et d'une pénétration singulières.

Un professeur, qu'il eût fallu mettre de bonne heure et garder longtemps à l'École Supérieure de guerre, pour former les officiers qui allaient commander les armées de la France dans l'inévitable guerre.

Mais il n'était pas breveté, et il n'y a pas de mandarinat qu'en Chine. Et je crois bien qu'il ne fut jamais professeur que dans une école d'artillerie à Rennes. Quoi qu'il en soit, il aimait, devant ses officiers et sous-officiers, à manœuvrer les armées d'autrefois sur tous les champs de bataille de l'Europe : qu'importe l'auditoire, pourvu qu'il enseignât.

Car le colonel Grouard avait, et il a gardé la passion de l'histoire, non pas de l'histoire pour l'histoire, pour l'amour de l'art, mais pour y chercher les leçons de la guerre, les secrets de la victoire, le salut de la patrie.

Il fut en 1870 de l'armée de Châlons, pris à Sedan, malade en captivité et longtemps après. Il fut de la malheureuse génération de la défaite ; il se consacra tout entier à la réparer.

Edouard Driault.

D'autres se donnèrent à la réorganisation matérielle, à la réfection de l'outillage, à l'étude et à l'application des lois militaires. Ils y réussirent plus ou moins. On dira ailleurs si la France était prête à cet égard lors du grand conflit. Le colonel Grouard chercha dans tout le passé les lois de la stratégie, les principes qui permettent de conduire les armées au succès.

Il y dévoua toute sa vie. Nous ne pouvons donner ici qu'une idée de son formidable travail d'historien militaire. Nous estimons du moins qu'il importe de le faire connaître, puisque d'autres se sont ingéniés à le cacher et que la France en a pâti.

En ce sens il s'inspira des conseils de Napoléon.

« La partie matérielle de la guerre seule s'apprend en travaillant, écrit-il dans ses *Maximes de Guerre de Napoléon*; quant à la partie divine, elle exige l'éclair du génie; mais rien n'est plus capable de le faire jaillir que l'histoire: Lisez, lisez sans cesse, dit Napoléon, les campagnes d'Annibal et de César, de Gustave-Adolphe et de Turenne, du prince Eugène et de Frédéric; c'est la seule manière de devenir grand capitaine et de surprendre les secrets de l'art de la guerre¹. »

Il lut donc et relut sans cesse. Il étudia constamment les campagnes des grandes guerres du passé, surtout de Turenne, de Frédéric II et de Napoléon, et il y surprit quelques-uns des secrets essentiels de l'art de la guerre. On eût gagné à profiter de son expérience.

*
* *

Tout en étudiant *la Stratégie, son objet et ses éléments* dans les Revues spéciales, comme le *Journal des Sciences militaires*, sous la signature A. G., ancien élève de l'École Polytechnique², il se convainquit que les exemples les plus expressifs, les plus nombreux et les plus faciles à étudier et à suivre, étaient dans les campagnes de Napoléon.

Il les tourna et les retourna en tous sens, pour les considérer à

1. Cf. C. de Bourcet. *L'art de la guerre et le colonel Grouard*, p. 139.

2. *Stratégie, Objet, Enseignement, Éléments*, Paris, 1894. — *Nouvelles observations sur l'Objet et les Éléments de la Stratégie*, Paris, 1897.

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

tous les points de vue, les confronta avec les campagnes de Frédéric, de Turenne ou de Maillebois, avec les campagnes postérieures, en des rapprochements qui lui permirent des aperçus lumineux, et, doué éminemment du don magistral, c'est-à-dire du don de la généralisation, — car il n'y a pas de science du particulier, — il put extraire de l'expérience napoléonienne, comme un *Thesaurus artis militaris*, trois Maximes fondamentales, dont il fit l'objet de son premier grand ouvrage, qui reste peut-être son ouvrage capital, son ouvrage préféré : *Maximes de Guerre de Napoléon I^{er}*.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la suite des campagnes de Napoléon, sur celles de 1796 et de 1800, de 1805 et de 1806, qui sont des chefs-d'œuvre, après les avoir comparées, selon le sens du discours, à celles de Frédéric II en 1760, à Hohenlinden, à Magenta, à la campagne de 1866, aux opérations de la guerre franco-allemande en 1870-1871, après avoir poursuivi sa démonstration dans les termes les plus simples et les plus évidents, même pour des profanes, il recueille les trois Maximes de Guerre qui lui paraissent renfermer le caractère essentiel de la stratégie napoléonienne.

L'art de la guerre indique, dit Napoléon, qu'il faut tourner ou déborder une aile sans séparer l'armée. — C'est Liegnitz, c'est Iéna, c'est Magenta, quoique l'armée franco-piémontaise ait failli y être séparée ; c'est Hohenlinden, quoique la séparation y ait été presque complète, ce qui aurait pu déjouer les calculs de Moreau s'il avait eu un autre adversaire que l'archiduc Jean.

C'est un principe qui n'admet pas d'exception que toute jonction de corps d'armée doit s'opérer en arrière et loin de l'ennemi. — C'est l'admirable préparation de la campagne de 1809, Berthier presque surpris par l'archiduc Charles, Napoléon arrivant juste à temps pour rassembler presque tous les corps dispersés, les concentrer en une masse d'attaque irrésistible, avec laquelle il brisa la ligne ennemie à Abensberg et Landshut, ce qui amena comme conséquences la victoire d'Eckmühl et la prise de Vienne. La campagne de Bohême en 1866 semble prouver le contraire, puisque les armées

1. A. G. (Grouard). *Maximes de guerre de Napoléon*, Paris, 1898.

Edouard Driault.

prussiennes ne se concentrèrent que sur le champ de bataille même de Kœniggratz; mais si Benedek avait eu quelque audace, il pouvait, en profitant de leur séparation, changer la fortune de la guerre. Son erreur ne vaut contre le principe napoléonien. Et lorsque le général Joffre, après la retraite de Charleroi, refit la concentration de ses armées pour la reprise de l'offensive, il le fit « en arrière et loin de l'ennemi », qui en fut surpris.

Troisième maxime : *Une armée ne doit avoir qu'une ligne d'opérations.* — C'est la campagne d'Italie et son impeccable ligne d'opérations, de Montenotte et Millesimo à Lodi, de Lodi à Mantoue, Arcole et Rivoli, de Mantoue vers la Piave, le Tagliamento, par-dessus les montagnes, droit sur Vienne. Par contre, la campagne d'Allemagne de 1796 fut conduite par les armées françaises de Jourdan et de Moreau selon deux lignes d'opérations, comme par les armées prussiennes en 1866; mais elles avaient devant elles l'archiduc Charles et non Benedek, et elles furent refoulées, acculées au désastre, rejetées sur le Rhin. C'est la contre-épreuve.

Et le colonel Grouard conclut là-dessus :

« Pour peu qu'on réfléchisse à ce qu'il y a d'essentiel dans les trois maximes de Napoléon que nous venons d'étudier, il est facile de se rendre compte que, si elles ne s'appliquent pas aux mêmes circonstances, elles procèdent néanmoins d'une même idée que l'on peut considérer comme le caractère fondamental de la stratégie napoléonienne. Cette idée est la nécessité d'assurer la liaison de toutes les forces appelées à agir sur un même théâtre d'opérations, de manière qu'elles soient toujours en mesure de se soutenir. Qu'il s'agisse des préliminaires de la bataille et des dispositions à prendre pour la livrer, ou des mouvements qui y conduisent, Napoléon tient à ce que les forces appelées à y concourir soient groupées de telle sorte qu'aucune force ennemie ne puisse s'intercaler entre elles. C'est pour cela qu'il faut tourner ou déborder une aile *sans séparer l'armée*, que toute jonction de corps d'armée doit s'opérer *en arrière et loin de l'ennemi*, et qu'une armée ne doit avoir *qu'une ligne d'opérations.* »

Et ce principe même de la liaison des forces est inspiré par une idée primordiale : assurer la simultanéité des efforts, garder toutes ses forces pour une action concertée, combinée, coordonnée, composée comme un chef-d'œuvre, pour aboutir au maximum d'action, c'est-à-dire à *l'événement*, comme disait Napoléon, à la *décision*

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

comme on a dit depuis. Alors les forces liées se projettent sur la ligne ennemie avec une puissance mathématiquement irrésistible : « *La force d'une armée, dit l'Empereur, comme la quantité de mouvement en mécanique, s'évalue par le produit de la masse par la vitesse* ».

La formule est simple et claire. L'application n'en est pas pour cela plus facile. Car il n'est pas si simple de trouver sa ligne d'opérations ; elle dépend de celle de l'adversaire qui peut ne pas s'y prêter, — ni de déborder une aile sans séparer l'armée ; car l'adversaire en essaie autant, et c'est ainsi que les Russes se sont fait battre à Austerlitz, — ni de concentrer ses forces en une masse supérieure sur un point donné où l'adversaire est plus faible, car il se peut qu'au même moment, ou au moment d'avant, l'adversaire ait concentré justement là plus de forces et leur ait donné une vitesse et une puissance supérieures.

Et c'est là qu'il y faut l'éclair du génie, l'éclair en vérité, une seconde historique où se règlent les destinées des États : Napoléon à Austerlitz, voyant les Russes descendre du plateau de Pratzen : « Cette armée est à moi ! » Et ce fut la défaite des deux empereurs alliés, la chute du Saint-Empire.

Belle matière à philosopher.

Donc les applications de ces principes constants sont infiniment variables, délicates et dramatiques. Et Napoléon lui-même a été obligé d'adapter ces applications aux circonstances de lieux et de combinaisons politiques ou autres, et surtout aux dispositions prises par ses adversaires qui naturellement s'instruisaient de ces mêmes maximes à force d'être battus.

C'est pourquoi le colonel Grouard n'admet pas que l'on puisse ramener la bataille napoléonienne à un type général unique¹. Il s'agit d'une étude du commandant Camon, sur *La bataille Napoléonienne*, parue en 1898. La *Revue des Études Napoléoniennes* a publié en juillet 1912 et en juillet 1913 deux articles du commandant Camon, devenu colonel, sur le *Système de Guerre de Napoléon*,

1. *Les Batailles de Napoléon* : à propos d'un écrit récent, par A. G., ancien élève de l'École Polytechnique, Paris, 1900.

Edouard Driault.

selon ses deux manœuvres principales : la manœuvre sur les derrières et la manœuvre sur position centrale. — Ce n'est pas à nous profanes qu'il peut convenir d'entrer dans cette discussion ; nous ne voulons qu'exposer ici le plus fidèlement possible l'œuvre historique du colonel Grouard. Notons seulement en passant que le colonel Camon considère au moins deux batailles napoléoniennes ; et comme il consent qu'il y ait dans l'application de ces deux manœuvres une grande place pour l'imagination, où il voit la marque essentielle du tempérament de Napoléon, l'éclair du génie, comme dit le colonel Grouard, et qu'en somme dans une bataille il s'agit toujours, soit par manœuvre débordante, soit par rupture stratégique au centre, de gagner la ligne de retraite de l'adversaire, il nous semble que nos deux stratèges ne sont pas si loin de s'entendre qu'il avait pu le paraître d'abord.

Leur objet d'ailleurs n'est pas le même. Le colonel Camon s'occupe de la bataille, le colonel Grouard de la préparation de la bataille, c'est-à-dire de la stratégie ; il étudie les maximes qui inspirent la stratégie, et non pas, ici du moins, les manœuvres où elle s'applique et réalise *l'événement*.

Il a beau jeu d'ailleurs à soutenir, avec sa vivacité ordinaire, qu'il n'y a pas « la bataille napoléonienne », qu'il y a des batailles, beaucoup de batailles napoléoniennes, et que si Austerlitz, manœuvre sur position centrale, ne ressemble pas à Iéna, manœuvre débordante, il y a encore bien plus de différences entre Iéna et Leipzig, Austerlitz et Waterloo.

*
* *

Et cela le conduit à une vigoureuse et passionnante critique des plus malheureuses campagnes de Napoléon, celle de l'automne 1813, et celle de 1815. Il estime en effet qu'il y a plus de profit à rechercher les causes de tels désastres, pour les éviter désormais, qu'à se complaire trop longtemps à l'admiration dithyrambique de victoires impeccables. Il écrivait au lendemain de Sedan ; il avait, comme toute sa génération, le cauchemar des malheurs de la patrie et le souci de n'y plus retomber. Il ne s'agissait plus de conquérir l'Eu-

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

rope et de fonder l'Empire ; il s'agissait, comme en 1813, comme en 1815, comme en 1870, de sauver la France de l'invasion : tâche plus émouvante.

Si donc, dit le colonel, Napoléon perdit la campagne de 1813, ce qui amena l'invasion de la France, c'est qu'il ne fut pas fidèle à ses propres maximes.

Notons qu'en 1812 déjà, dans les immensités russes, le terrain lui avait manqué : manœuvre débordante, concentration loin de l'ennemi, une seule ligne d'opérations, à quoi bon dans l'infini des steppes ou de la forêt, en face d'un adversaire insaisissable ? Le clair génie de Napoléon ne trouva point où s'appliquer ; le gouffre russe se referma sur lui, il faillit l'engloutir.

La *Revue des Études Napoléoniennes* a publié à ce sujet, en janvier 1913, des pages remarquables du lieutenant-colonel Jean Colin, sur la *Place de Napoléon dans l'histoire militaire*¹.

Mais suivons le colonel Grouard dans sa critique de la campagne d'automne de 1813.

L'Autriche de Metternich vient d'entrer en ligne avec toutes ses armées. Napoléon dresse son plan de campagne et le fait connaître à ses principaux lieutenants. C'est la consultation du 13 août ; il y appelle Ney, Macdonald, Gouvion Saint-Cyr et Marmont : — Il restera à Dresde ; il pousse Oudinot sur Berlin, il maintient Macdonald sur la Katzbach ; après la bataille de Dresde, il enverra Vandamme sur la Bohême en le séparant du gros de l'armée, contrairement à sa première maxime.

Ney et Macdonald approuvent les dispositions prises par l'Empereur.

Gouvion Saint-Cyr a gardé son libre parler, comme il a gardé toujours, depuis les campagnes de Rhin et Moselle, la franchise de son caractère, même à l'égard de l'Empereur. Il n'a jamais su encombrer les antichambres du souverain ; il n'a pas été de la

1. Voir encore dans la *Revue des Études Napoléoniennes*, mai-juin 1914, un autre article du lieutenant-colonel J. Colin sur la *Bataille de Montmirail*. — Le lieutenant-colonel Colin reprit du service lors de la grande guerre ; il devint vite général. Mais il fut tué sur le front de Macédoine. Voir dans la *Revue des Études Napoléoniennes* l'article du lieutenant-colonel Mayer, *Les historiens de Napoléon, Le général Jean Colin* (n° de juillet-août 1918).

Edouard Driault.

grande promotion des maréchaux ; il s'en console, plus fier de son indépendance conservée que d'un bâton aux abeilles d'or. Napoléon l'estime plus que beaucoup d'autres, et le consulte à l'occasion.

Ici Gouvion Saint-Cyr explique que, selon lui, les Autrichiens attaqueront à l'ouest de l'Elbe, et qu'ils menaceront les lignes de retraite de l'armée française ; qu'il vaudrait mieux ne pas diviser les forces, garder la défensive sur l'Elbe, même en cédant quelque terrain, écraser les Autrichiens par une concentration en masse sur eux — le produit de la masse par la vitesse ; — et que les autres armées ennemies en seraient ensuite aisément dispersées : — Un plan napoléonien.

Napoléon écoute ; il est frappé de cette logique ; mais, sans discuter, il dit seulement qu' « il est trop tard ».

Marmont critique surtout la division des forces françaises en trois ou quatre armées, quand dans leur ensemble elles sont déjà inférieures en nombre. « Par la division de ses forces, dit-il, par la création de trois armées distinctes et séparées par de grandes distances, Votre Majesté renonce aux avantages que sa présence sur le champ de bataille lui assure, et je crains bien que le jour où elle aura remporté une victoire et cru gagner une bataille décisive, elle n'apprenne qu'elle en a perdu deux. »

Napoléon gagna la bataille de Dresde et pensa se maintenir sur la rive droite de l'Elbe ; mais Oudinot fut battu à Gross-Beeren ; Vandamme capitula à Kulm, qui est sur la rive gauche de l'Elbe ; et les communications de Napoléon furent menacées, et il fut obligé de se retirer à Dresde.

Il s'y cramponna tout un mois, comme désespéré. « On ne reconnaît plus Napoléon dans cette campagne, dit Marmont. » Et Gouvion Saint-Cyr se demande « ce qu'est devenu l'homme de Marengo ».

Il est difficile en effet de ne pas constater là une défaillance étrange du génie militaire de l'Empereur. C'est que Napoléon était, comme les autres hommes, capable de faiblesse et de fautes. Et le colonel Grouard se refuse justement à secouer l'encensoir devant tous ses gestes. Il a de la sympathie pour Gouvion Saint-Cyr parce qu'il a de la ressemblance avec lui.

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

Napoléon dut subir la bataille de Leipzig, sur le terrain où l'amenèrent ses ennemis, concentrés d'ailleurs maladroitement en sa présence, sous ses yeux — ce qui faillit leur coûter cher, — mais avec 150 000 hommes de plus.

Il fut vaincu en 1813 et rejeté sur le Rhin, par sa faute.

« Il ne faut pas hésiter à le dire, déclare le colonel Grouard, afin que l'on voie bien que malgré son génie Napoléon était cependant de la même espèce que les autres hommes, que l'ampleur et la sûreté de son intelligence avaient des limites, et qu'il était capable de défaillances... Voilà ce qu'il ne faut pas craindre de dire et de répéter, et cela eût été plus utile pour notre pays que de le montrer à la postérité comme l'incarnation infaillible d'une sorte de divinité guerrière, n'ayant péri que par la trahison de son entourage¹. »

Et le colonel observe hardiment, et justement, que Frédéric II, dans des conditions plus difficiles, cerné de toutes parts par des armées supérieures en nombre et par les plus grandes puissances militaires de l'Europe, avait été plus heureux, parce que plus habile, avait sauvé son royaume et assuré la grandeur de sa maison.

*
* *

Pour 1815, le colonel Grouard établit que, fort supérieur à celui de l'automne 1813, le plan de campagne de Napoléon était parfait, ainsi que l'exécution de la concentration de ses forces à Charleroi : « Il n'a jamais rien fait, dit-il, de plus remarquable. » — position vigoureusement prise entre les deux armées ennemies séparées, possibilité de les écraser l'une après l'autre par la supériorité de l'armée française sur chacune d'elles².

Mais par une suite de défaillances qu'on est bien obligé encore de constater, il ne tira pas de son plan les conséquences qu'il promettait.

Le 16, il avait opposé Ney aux Anglais à Quatre-Bras. Il se

1. *La campagne d'automne 1813, et les lignes intérieures*, Paris, 1897. — Cf. de Bourcet, p. 143-159.

2. *Stratégie napoléonienne. La critique de la campagne de 1815*, par A. Grouard, ancien élève de l'École Polytechnique, Paris, 1904.

Edouard Driault.

chargea d'écraser Blücher. Mais il le vainquit seulement sans l'achever : — Il fallait appeler Lobau resté en réserve sans utilité. Il fallait donner à Ney des instructions précises, de contenir les Anglais tout simplement sans essayer de les refouler, de façon à laisser d'Erlon disponible contre les Prussiens. Surtout il fallait donner à d'Erlon l'ordre net de venir sur la droite de l'armée prussienne pour changer sa défaite en une irréparable déroute. Il y a dans toute la conduite de la bataille du 16 des hésitations, des indécisions où l'on ne reconnaît plus l'homme de Marengo, ou d'Austerlitz, ou de Montmirail.

Et Blücher se dégagea et resta capable d'agir dans les jours suivants.

Autre erreur plus grave : Napoléon le crut hors de cause, ne voulut pas croire qu'il se retirât sur Wavre au nord, et non sur Gembloux au nord-est. Et pourtant Grouchy l'en avertit et lui demanda là-dessus des ordres qu'il ne reçut pas parce qu'ils ne furent pas envoyés¹.

Napoléon perdit toute la matinée du 17, sans doute parce qu'il hésita encore. Il semble qu'il n'avait plus la netteté de vision qui caractérisait autrefois son génie.

Enfin il marcha sur les Anglais, croyant n'avoir affaire désormais qu'à eux : — Erreur capitale. Jérôme, qui n'était pas un aigle, appela son attention sur l'intervention possible de Blücher : « Après une bataille comme celle de Fleurus (Ligny), dit l'Empereur, la jonction des Prussiens et des Anglais est impossible. » C'est bien sa propre condamnation, et il ne donna point d'ordres à Grouchy.

« Ce défaut de perspicacité, dit le colonel Grouard, est la cause principale du désastre de Waterloo, et elle est imputable à Napoléon. A notre avis, le jugement que tant d'historiens ont porté en voulant faire peser sur Grouchy la responsabilité de la défaite de l'armée française, est une des plus grandes iniquités de l'histoire... Grouchy pouvait peut-être réparer la faute de Napoléon en marchant vers lui ; mais il avait beaucoup moins de raisons d'exécuter le mouvement sans ordres que Napoléon n'en avait de le lui prescrire. »

1. La *Revue des Études Napoléoniennes* a publié en mars-avril, sept.-oct., nov.-déc. 1917, une suite d'articles du lieutenant-colonel Grouard, *Les derniers historiens de 1815*. — Il s'agit surtout de la journée du 17 juin.

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

Et le colonel résume et conclut :

« Parmi ces fautes commises depuis plusieurs jours, on peut en relever trois principales qui ont eu sur les événements une influence décisive. La première consiste à n'avoir pas pris les dispositions nécessaires pour assurer l'arrivée de d'Erlon sur le champ de bataille de Ligny; — la seconde, à avoir perdu la matinée du 17 juin; — la troisième, à ne pas avoir appelé Grouchy sur le champ de bataille de Waterloo... Ce sont des fautes commises par lui dans sa spécialité militaire qui ont amené le désastre. »

Henry Houssaye, après avoir lu le livre du colonel Grouard, apporta d'importantes modifications à son premier récit. Mais il continua de penser et de dire que la responsabilité des événements du 16 et du 18 juin devait retomber sur d'Erlon et Grouchy. Le colonel y répondit par une brochure où il maintint son point de vue, en revendiquant le droit de ne pas considérer Napoléon comme une divinité infallible¹.

S'élevant alors au-dessus des pures considérations militaires, il observe qu'en dehors des fautes commises par Napoléon, il fut vaincu aussi parce que la France était épuisée. Et il faut méditer ces émouvantes conclusions, en se rappelant qu'elles ont été écrites en 1904.

« Il faut bien se rendre compte que le résultat d'une bataille n'amène la fin d'une grande guerre que lorsque la partie se joue exclusivement entre des armées de métier; il en est tout autrement lorsque les peuples s'en mêlent. Il ne suffit même plus alors d'habiles capitaines pour dompter une grande nation qui veut à tout prix conserver son indépendance... Malgré les exemples de la période napoléonienne, il ne faut donc pas croire qu'une guerre doive se terminer en une seule journée; nous disons même que la nation qui croit que son sort ne dépend que d'une seule bataille, ne mérite pas de la gagner². »

Ce fut le cas de la France lors de la guerre de 1870.

Le colonel Grouard y a naturellement consacré d'importantes

1. *Stratégie napoléonienne. La critique de la campagne de 1815, réponse à M. Houssaye*, par A. Grouard, ancien élève de l'École Polytechnique, Paris, 1907.

2. Cf. de Bourcet, p. 168-169.

Edouard Driault.

études : *La critique stratégique de la guerre franco-allemande* ; — *L'armée de Châlons* ; — *Le blocus de Paris et la première armée de la Loire*¹.

Il y apporte des jugements d'une telle précision qu'ils forcent la conviction. Il observe d'abord que les officiers du second Empire n'avaient aucune préparation stratégique ; ils arrivaient pour la plupart d'Algérie, sinon du Mexique, et se faisaient forts d'improviser. « On se débrouillera », pensaient-ils, ou disaient-ils. Mais nous sommes venus à des temps où l'on n'improvise pas, et même au temps de Napoléon on ne dédaignait pas d'étudier.

Bien entendu, on n'avait aucune notion des principes, ou des maximes de guerre : bagage inutile. Il arrivait même qu'on ne sût pas se servir des cartes et que l'on fût mal informé de la position géographique de la Moselle ou de sa direction. On connaissait à peu près le Rhin, un fleuve de légende, dont on faisait la base d'une invasion qui devait conduire les armées de la France à Berlin pour le 15 août.

On les baptisa donc « armée du Rhin », sous le commandement de l'Empereur, qui n'avait étudié aucun plan de campagne, avec le maréchal Lebœuf comme chef d'état-major général, nommé Maréchal de France sans avoir jamais commandé un corps d'armée ni même une division. Et l'on décida qu'on franchirait le Rhin quelque part en aval de Strasbourg, pour entrer dans le pays de Bade et donner la main aux Autrichiens qu'on attendait par la Bavière.

Heureusement on n'eut pas le temps de passer le Rhin ; il eût même été habile aux Allemands de laisser faire dans cette direction ; car tombant du nord sur le flanc gauche d'une telle attaque, ils auraient sans beaucoup de peine infligé à l'armée française un

1. *L'armée de Châlons, son mouvement sur Metz*, Paris, 1884 ; — *La critique stratégique de la guerre franco-allemande* : I. *Les armées en présence*, Paris, 1906 ; II. *Wærth et Forbach*, Paris, 1905 ; III. *L'invasion*, Paris, 1908 ; — *Fallait-il quitter Metz en 1870 ?* Paris, 1893 ; *Comment quitter Metz en 1870 ?* Paris, 1901 ; — *Le blocus de Paris et la première armée de la Loire* : I. *Depuis la capitulation de Sedan jusqu'à la capitulation de Metz*, Paris, 1879 ; II. *Coulmiers et ses suites*, Paris, 1890 ; III. *Champigny, Loigny, Orléans, résumé et conclusions*, Paris, 1893.

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

désastre immense : « C'eût été Metz et Sedan en un seul jour ». — C'est l'évidence même.

Le colonel Grouard signale avec la même netteté la faute commise par Moltke au début de la campagne, quand il poussa la III^e armée, celle du Prince Royal de Prusse, sur l'Alsace sans la garder en liaison avec le reste. Si derrière Mac-Mahon et de Failly le grand quartier avait su, comme il le pouvait, concentrer ses troupes éparpillées, l'armée du Prince Royal aurait reçu une verte leçon, qui aurait eu de sérieuses répercussions sur la suite de la campagne. Mais si Moltke se trompait, les généraux français se trompaient bien davantage.

Parmi les opérations autour de Metz, sous le commandement de Bazaine, le colonel attache l'importance la plus grande à la bataille de Rezonville, à la suite de laquelle, malgré le succès tactique qu'il avait obtenu, le maréchal ramena l'armée sous Metz au risque d'y être enfermé, au lieu de continuer la retraite vers la Meuse, où l'on aurait établi un autre front de bataille appuyé sur les Thermopyles de l'Argonne.

Eclairé par cette expérience et par l'ensemble de ses études, le colonel Grouard avait mené une vigoureuse campagne contre la superstition des camps retranchés ; il avait soutenu contre le général Brialmont là-dessus une polémique passionnée. Il avait intitulé son étude : *Les camps retranchés et la perte des États*, car il n'y a pas de stratégie sans mouvement ; les camps retranchés sont des entraves ; la fortification doit s'assouplir aux circonstances et aux exigences de la bataille qui elle-même est commandée par des manœuvres dont la place sur le terrain ne peut pas être déterminée d'avance. Tout au plus admet-il que des fortifications permanentes, des forteresses conçues selon les découvertes de l'armement moderne, soient construites sur certains points de passage pour retarder une opération de l'ennemi, mais à la condition expresse que les armées en mouvement n'y soient pas liées : les forteresses au service des armées, et non les armées au service des forteresses. Et déjà l'on se rend compte que la guerre de 1870, comme la dernière guerre, apportent à cette thèse des arguments de premier ordre. L'erreur de Bazaine en 1870, de s'attacher au camp retran-

Edouard Driault.

ché de Metz en s'exposant à y être enfermé, fut, dit le colonel Grouard, « la véritable origine de tous nos malheurs ».

On ne sera pas étonné qu'il soit sévère pour le commandement de l'armée de Châlons, pour cette marche hésitante et découverte vers le gouffre de Sedan. Si l'on songe aux maximes de guerre de Napoléon, on n'y verra rien qui puisse s'y rapporter : aucun principe, on dirait aucune réflexion : — On va délivrer Metz parce qu'on a dit qu'il fallait délivrer Metz, mais sans seulement s'apercevoir qu'on a une armée allemande dans le flanc droit (on la sentit à Beaumont, en attendant l'encerclement du 1^{er} septembre). Un seul chef dans cette malheureuse aventure : Ducrot, qui vit le désastre et pensa le parer, mais en fut empêché par Wimpffen. Il ne put que se sauver pendant le transport en Allemagne pour aller se mettre au service de la défense de Paris.

Le colonel Grouard fut plus sévère encore pour le Gouvernement de la Défense Nationale, et notamment pour M. de Freycinet, à qui Gambetta avait confié une sorte de direction stratégique suprême sur les opérations des armées de la Loire. Il a écrit à ce sujet des pages terribles. Nous ne reproduisons pas les termes véhéments dont il flagelle « l'incapacité et l'infatuation malfaisante » de M. de Freycinet. On le sent furieux que par des maladresses insignes la France, qui pouvait encore être sauvée, ait été si pitoyablement perdue. Nous voulons seulement ici suivre son argumentation historique.

C'était après Coulmiers. La première armée de la Loire était solide aux mains du général d'Aurelle de Paladines. Ducrot, le vrai défenseur de Paris, avait fait connaître son plan de sortie. Il voulait forcer les lignes allemandes par l'ouest, vers la Basse-Seine, parce que de ce côté l'armée de la Loire ne risquait pas d'être coupée en venant vers lui, ayant ses bases assurées vers la Normandie, le Maine, la Bretagne et la mer : un échec ne la compromettrait pas.

M. de Freycinet ne fut pas de cet avis. Il ordonna que la sortie eût lieu par la Basse-Marne, en direction de Corbeil et de Fontainebleau, où serait dirigée l'armée de la Loire.

Il y eut un conseil de guerre à Saint-Jean de la Ruelle. On fit

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

des observations : — que la marche d'Orléans sur Paris serait prise de flanc par les armées du prince Frédéric-Charles libérées quinze jours auparavant par la capitulation de Metz, et qu'on allait évidemment à un désastre. M. de Freycinet déclara que le plan avait été définitivement arrêté à Tours, et qu'il n'y avait plus qu'à l'exécuter : « Ce n'était donc pas la peine de nous réunir pour nous consulter, » dit Chanzy. Il fallut obéir : triste intervention du pouvoir civil dans la direction des opérations militaires. Déjà la droite de l'armée de la Loire avait été battue à Beaune-la-Rolande, la gauche le fut à Loigny, et Ducrot, après avoir enlevé Champigny, dut rentrer dans Paris : — deux mois perdus et une belle armée décimée.

Ce n'est pas tout.

Après les journées de Marchenoir, commencement de décembre, Chanzy était apparu, selon les expressions de Gambetta lui-même, « comme le véritable homme de guerre supérieur révélé par les derniers événements. » Il fallait donc mettre entre ses mains tous les moyens de la victoire. Au lieu de cela, on imagina la folle entreprise de l'armée de l'Est, à qui l'on donna mission d'aller couper les communications des Allemands par les Vosges. — Un plan génial... sur la carte. Napoléon avait dit : *Déborder l'ennemi sans séparer l'armée*. Or, la principale armée étant sur la rive droite de la Loire, face à la principale armée allemande, il fallait lui donner les contingents de cette armée de l'Est au lieu de les envoyer sur Belfort, où ils étaient sûrs, même s'ils l'avaient un moment délivré, d'être coupés sur leurs lignes de communications allongées de la Loire moyenne au Doubs supérieur et d'être acculés à la frontière suisse.

Si l'armée de l'Est était devenue l'aile droite de Chanzy le long de la Loire, selon le principe de la liaison des forces, plus impérieux encore quand on est en état d'infériorité, Chanzy eût vaincu au Mans, puisqu'il faillit vaincre sans cela, et la France était sauvée.

Et le colonel Grouard reprend pour son compte le cri de colère d'Aurette de Paladines contre M. de Freycinet qu'il appelle « le mauvais génie de la patrie ». Et il ajoute, dans son amertume : « Tout cela ne l'a pas empêché d'être membre de l'Académie des

Edouard Driault.

Sciences et de l'Académie Française. Telle est la justice des contemporains, qu'il ne faut pas confondre avec le jugement de la postérité. » Nous ne sommes pas assez compétents pour dire que le jugement du colonel Grouard sera celui de la postérité ; nous ne faisons que rapprocher les éléments du problème ou du procès.

*
* *

On commence sans doute à comprendre pourquoi le lieutenant-colonel Grouard n'avait pas eu un rapide avancement. Il nous faut songer à l'*Alceste* de Molière, en sa rude franchise, toute faite de l'amour du bien public.

C'est de même manière, avec le même courage civique, qu'il combattit les errements où il voyait se perdre encore l'enseignement des écoles et se compromettre la défense du pays. Car, malgré sa grande valeur, malgré la solidité et la vigueur de sa doctrine de guerre, malgré la haute estime que quelques grands chefs lui témoignaient, comme on le verra, il fut et resta un méconnu. Il eut le malheur, si l'on peut dire, de n'être pas à la mode du jour, de ne pas s'accorder avec les doctrines admises par ordre. Notons d'ailleurs que ce n'est pas seulement dans l'armée qu'il y a des doctrines officielles et qu'il n'est pas facile de garder son indépendance.

La méthode de guerre officielle, la méthode de guerre enseignée, imposée, comme un dogme, entre la guerre de 1870 et celle de 1914, fut la méthode dite *rationnelle*. Elle ignore l'histoire ; elle repousse l'expérience sous prétexte que l'expérience nous fournit surtout des exemples de défaites ; elle fait table rase des maximes de guerre, de celui-ci ou de celui-là ; les moyens de guerre sont tellement nouveaux que les idées du passé ne peuvent pas s'y appliquer.

Donc, étant donné les moyens d'action que l'on a maintenant entre les mains, étant donné le terrain, étant donné les conditions nouvelles d'armement et de transport, sans vaines considérations historiques, quelle est la méthode scientifique, rationnelle, de la victoire ? Elle se déduit de toutes ces prémisses, comme les pro-

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

blèmes se déduisent des théorèmes de l'algèbre ou de la géométrie. La guerre est une question de trigonométrie.

Le colonel Grouard proteste, avec la vigueur que lui donne la certitude douloureuse qu'on se trompe et que ce pédantisme scientifique conduit à d'autres désastres. La guerre n'est pas une abstraction, comme la géométrie plane ou la géométrie de l'espace. La guerre est vivante, et elle tue. Elle se fait avec des hommes contre d'autres hommes, chefs ou soldats. Les moyens changent, mais les principes restent; il y a à cet égard des lois éternelles, qu'on ne viole pas impunément. Elles sont chez Annibal, chez Turenne, chez Frédéric II, chez Napoléon. Il y a des traditions, il faut les connaître, s'en servir, les corriger en leurs défauts manifestes, les assimiler par l'étude, les nourrir de toute la valeur de ceux qui ont déjà vécu cette dramatique expérience.

Il s'agit de l'existence même de la patrie. Va-t-on la risquer sur une improvisation scientifique ?

Comment peut-on mépriser l'histoire, le trésor de toute l'expérience du passé ? La noble campagne du colonel Grouard pourrait se poursuivre sur d'autres terrains que celui de la stratégie. Nos hommes d'Etat ont-ils suffisamment considéré l'histoire du passé ? Ne trouveraient-ils pas dans l'expérience de l'ancien régime, ou de la première République, ou de Napoléon, des leçons précieuses pour la conduite des destinées du pays ? Quand on a une histoire aussi riche et pleine que la nôtre, comment n'y trouverait-on pas les lois essentielles de la politique, au sens élevé du mot, à l'abri des improvisations légères ou des philosophies prétentieuses ? Quand on a l'histoire militaire de la France, si nourrie de victoires, comment ne pas lui demander les leçons de la victoire ? Quand on a Montenotte, Arcole, Austerlitz, Iéna, Montmirail, comment refuser d'en chercher le secret ?

Le colonel Grouard aura été le représentant éminent, et d'autant plus éminent qu'il fut presque le seul, de la méthode historique dans l'enseignement de la stratégie. Même les historiens d'autres matières pourraient lui emprunter quelques formules sur les conditions de la méthode historique en général.

Edouard Driault.

« Trop souvent, dit-il, en exposant des faits, un auteur n'a pour but que de présenter une thèse politique ou sociale ; et des doctrines qui pourraient peut-être se trouver dans les conclusions de l'ouvrage en forment en réalité les prémisses.

« Chacun sait avant d'avoir étudié ce qu'il en conclura. Il n'a pas de doute sur ce qu'il doit prouver, et il ne cherche pas à savoir ce qu'il prouvera véritablement. Dans une histoire de Napoléon, certains n'auront pour but que de montrer le tyran, et ils négligeront tout ce qui ne se rapporterait pas à leur thèse. D'autres, dans une histoire de la Révolution, ne voudront voir que les infamies de la Terreur.

« Pour envisager les faits de l'histoire avec un esprit libre et dégagé des préjugés de son époque, il faut une raison supérieure ; et au fond cette probité de l'histoire, sans laquelle l'impartialité n'est pas possible, n'est pas seulement une qualité morale, mais intellectuelle. C'est en réalité, comme la sagacité, une autre forme de l'intelligence, et de la nature la plus élevée¹. »

Il s'attacha donc de toute la force de son intelligence et de sa raison à la méthode historique. Il demanda les leçons de l'histoire. Il reprit le mot de Bonaparte à Campo-Formio, disant : « Les principes de l'art de la guerre brillent dans l'histoire, comme le soleil sur l'horizon ; tant pis pour les aveugles qui ne savent pas voir. » — Il n'y a pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir.

Le colonel eut pour ces aveugles une de ces haines vigoureuses dont son tempérament est si fortement trempé. Il eut des mots sévères pour les écoles.

« Le principal objet de la nouvelle école paraît être de changer le sens des mots et de soutenir des thèses nouvelles, quelles qu'elles soient. Or c'est là une tendance de certains esprits qui n'est pas nouvelle ; Molière l'avait déjà signalée chez les médecins de son époque qui trouvaient que depuis trop longtemps le cœur était à gauche et que le moment était venu de le placer à droite². »

« Ce qui caractérise, écrit-il encore, l'enseignement de ces derniers temps, c'est la confusion des idées et la négation de tous les principes, de sorte qu'on peut dire que depuis la guerre franco-allemande la théorie de l'art de la guerre a reculé en France de plus de cent ans...

« Voilà où conduit la science des écoles lorsqu'elle se développe sans

1. Cf. de Bourcet, 122-123.

2. *Nouvelles observations sur la Stratégie*, p. 32.

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

guide ; on y voit fleurir des théories subtiles et artificielles où le bon sens perd ses droits. »

Mais on goûtera particulièrement les formules suivantes, qui aideront à faire connaître un peu plus le colonel Grouard :

« Rien n'est plus faux que de juger la valeur des officiers par le rang qu'ils obtiennent dans le classement de sortie de l'école de guerre. Nous sommes même porté à croire, quelque paradoxale que puisse paraître cette appréciation, qu'on aurait plus de chances de trouver les futurs généraux en chef, capables de conduire les armées à la victoire, parmi ceux qui n'ont suivi les cours qu'en amateurs, n'y prenant que ce qui leur plaît, sans se soucier du numéro de classement que leur apparente insouciance pourrait leur valoir. Car, ayant l'esprit ainsi affranchi de tout le pédantisme des écoles et des chinoïseries qu'on y enseigne, tout en y prenant quelques jalons de leur choix pour guider leur marche, ils n'en seront pas moins en mesure, pour peu qu'ils aient le tempérament militaire et l'esprit des combinaisons de la guerre, de donner un libre essor aux qualités dont la nature a pu les douer et sans lesquelles la science n'est rien¹. »

Et encore :

« Il faut distinguer dans les études militaires, et au sujet de leur utilité, les trois termes : *apprendre, comprendre et appliquer*. On trouvera des officiers tant qu'on voudra pour *apprendre* n'importe quoi... Quant à *comprendre* la vraie valeur de ce qu'on leur enseigne, c'est une autre affaire ; pour y arriver, il faut y mettre du sien et tâcher de dégager du fatras des théories indigestes et soporifiques dont est rempli l'enseignement des écoles ce qui est vraiment utile et pratique. Le nombre des élèves capables d'un pareil effort personnel est toujours très petit parce qu'en dehors de l'intelligence il faut, pour s'y appliquer, un caractère indépendant. Il faut ne pas craindre de se heurter aux idées à la mode qui changent tous les dix ans et qui parfois n'ont pas d'autre base que l'esprit fantaisiste et étroit d'un professeur. L'officier qui a déjà quelques connaissances, de l'expérience, du bon sens, ne s'y laissera pas prendre ; mais s'il a avant tout pour but un avancement rapide, il ne faut pas qu'il le laisse voir... *Appliquer*, enfin, c'est adapter ses connaissances théoriques aux situations réelles qu'envisage le général pour diriger les opérations ou le critique pour les juger... »

On comprend à ces discours que le colonel Grouard ne soit pas arrivé aux grades qu'il méritait :

1. Article de la *République Française*, 3 mars 1914.

Edouard Driault.

« Je ne me suis jamais fait d'illusions sur le sort qui m'était réservé, sachant depuis longtemps que le savoir et même les services rendus ne jouent qu'un rôle secondaire dans les questions d'avancement qui dépendent avant tout des relations des officiers et de la tournure de leur caractère... N'ayant pas d'illusions, la manière dont j'ai été traité ne m'a causé aucune déception, et, tout bien considéré, je crois bien que si c'était à recommencer, j'agiserais encore de même. »

Assurément, ajoutons-nous, car étant ce qu'il est il ne pourrait agir autrement.

Lorsqu'il écrivait cela, en 1901, il venait d'être mis à la retraite, comme lieutenant-colonel. Il n'a sans doute jamais tant travaillé que depuis qu'il est à la retraite. Il continua ses études avec la même science, avec la même conscience, avec la même pénétration, avec la même précision, avec la seule différence que dès lors il put se signer de son nom, « lieutenant-colonel Grouard ». Il continua de se consacrer tout entier à la préparation de la guerre, puisqu'aussi bien c'était son métier ; et, à cet égard, bientôt octogénaire, il est toujours en activité de service.

*
* *

En 1883, le capitaine Grouard avait écrit un rapport intitulé *Plan de campagne contre l'Allemagne*. Par la solidité et la précision de son argumentation, il força l'attention du général de Miribel, qui voulut aussitôt attacher le capitaine à l'État-major général. — Impossible : il n'était pas breveté. — Quand même, en 1889, il fut désigné pour faire partie de l'État-major général dès le premier jour de la mobilisation : *the right man in the right place*. Ce ne fut pas pour longtemps, et en 1894 il fut expédié en Corse comme lieutenant-colonel.

En 1897, le général Billot l'appela au ministère et l'y retint pendant trois mois pour mettre au point le plan de 1883-1887. Mais il ne le garda point, et trois ans après ce fut la retraite.

Il n'est sans doute pas abusif de penser que le plan de campagne qui eût été appliqué alors, en cas de guerre contre l'Allemagne, eût été le plan du colonel Grouard. Et il est permis maintenant

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

d'en indiquer les lignes générales, car, sauf les circonstances changeantes comportant des adaptations de détails, ses conceptions générales sont restées les mêmes depuis 1883 jusqu'à la Grande Guerre, parce qu'elles sont fondées sur des principes et sur de solides études.

Son plan était basé sur les dangers d'une initiative offensive de la part de la France, et sur la nécessité de la *défensive stratégique*; et le simple bon sens permet de suivre son raisonnement, ce raisonnement qui avait convaincu le général de Miribel, et le général Billot, et tout l'état-major général lui-même, pendant une vingtaine d'années à partir de 1883.

Situation analogue à celle de 1870, aggravée par la perte de l'Alsace-Lorraine. — Une offensive sur l'Alsace, partie de Belfort, aura devant elle les trois fossés de l'Ill, du canal et du Rhin; en la supposant d'abord heureuse et dévalant sur Strasbourg, elle prêterait le flanc à une attaque venue de l'Allemagne du Sud. — Une offensive par la Lorraine, entre Metz et les Vosges, sera prise dans un couloir étroit et brisée entre deux feux par le seul fait de la disposition du terrain. — Une offensive à l'ouest de Metz, par Briey-Longwy, se heurtera à la neutralité du Luxembourg, et prêterait le flanc à la riposte de Metz et de Thionville et de toutes les forces allemandes massées en Alsace-Lorraine.

Il faut donc s'attacher à la défensive stratégique, c'est-à-dire laisser venir l'attaque allemande, étudier d'avance les champs possibles d'opérations selon la direction de l'attaque, y attendre l'offensive ennemie, la manœuvrer, la forcer à s'étirer, y jeter le moment venu les masses réservées — non pas des masses de réserve, mais les plus actifs éléments de l'armée, — et, multipliant la masse par la vitesse, briser quelque part la ligne ennemie, ou au moins la clouer sur place.

Il ne s'agit pas de retraite stratégique; il s'agit d'une manœuvre souple et claire, préparant la riposte efficace, et permettant alors, mais alors seulement, l'offensive et la décision.

On avait admis la solidité de cette argumentation jusque dans les premières années de ce siècle. Mais après Tanger, au moment même où la loi de deux ans tenait nos effectifs à des chiffres désor-

Edouard Driault.

mais inférieurs à ceux de l'Allemagne, il passa sur l'état-major général — sous quelle influence? nous ne savons — un grand souffle d'esprit offensif : — que la défensive ne convient pas au tempérament français ; qu'une retraite, fût-elle stratégique, démoralisera tout de suite le soldat, que la défensive ne peut pas donner de résultats, qu'elle est lente et énervante, et que, la guerre devant être courte, très courte, à cause des engins nouveaux de destruction, il faut frapper tout de suite le coup de tonnerre.

Donc l'offensive tout de suite, l'offensive partout : on trouvera bien sur la ligne attaquée un point faible ; on y entrera, on l'élargira, on poussera de l'avant, et les Prussiens seront trop heureux de décamper, s'ils ne veulent pas perdre leur ligne de retraite.

Le colonel Grouard cite à ce propos le héros de *la Grande Duchesse de Gérolstein* qui connaissait si bien le secret de la victoire : — « C'est très simple, je coupe et j'enveloppe. »

Mais ce n'était pas le moment de plaisanter, et le colonel se sentit obligé de crier : Casse-cou !

Au lendemain de l'affaire d'Agadir, quand il parut évident que la guerre était inévitable ou du moins qu'il fallait s'y préparer pour un prochain avenir, il écrivit dans la *République Française* une série d'articles sur l'*Offensive allemande par la Belgique* ; et il les développa ensuite dans un volume d'une précision prophétique, *La guerre éventuelle*¹.

Il est facile encore d'en comprendre la thèse.

Il suffit en effet de regarder la carte pour se rendre compte que de la Suisse à la Belgique la ligne de la frontière nous enveloppe, c'est-à-dire enveloppe nos positions défensives, et que nous nous trouvons ainsi, même par le seul fait géographique, dans la situation où était Napoléon à Dresde au commencement de la campagne d'automne 1813. Ne vaut-il pas mieux éviter que recommencer ses fautes ? Il faut écouter la leçon de l'histoire.

En second lieu, étant donné les masses énormes qui seront mises en mouvement, des millions d'hommes et non pas seulement quelques centaines de milliers, auxquels il faut trouver une surface de

1. *France et Allemagne. La guerre éventuelle*, Paris, 1913.

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

manœuvre proportionnée, étant donné la solidité des forteresses de Verdun, Toul, Épinal, Belfort, il est probable que les Allemands ne risqueront pas de s'y briser d'abord, et il faut envisager — cela est de toute évidence et de toute nécessité, — l'hypothèse d'une offensive allemande, soit par la Suisse, soit par la Belgique. Par la Suisse, c'est moins probable : le terrain ne s'y prête pas aussi bien, et la direction ne mène que sur Lyon ou Dijon, non plus au cœur de la France, et elle peut être prise à revers sur le flanc droit par les armées françaises établies derrière les camps de la frontière. — Par la Belgique, c'est plus normal et plus probable, parce que c'est la ligne naturelle des grandes campagnes du passé — il faut écouter la leçon de l'histoire et de la géographie, — et parce qu'elle mène droit sur Paris en quelques jours de marche. Le colonel Grouard étudie dans sa *Guerre éventuelle* le rôle que doit jouer Verdun, « si l'on suppose que les Allemands violent la neutralité de la Belgique et du Luxembourg ; or cette hypothèse est non seulement réalisable, mais on doit la regarder comme probable ».

Raison de plus pour adopter résolument, de parti pris et bien étudié, la défensive stratégique, avec l'objectif de la riposte au bon moment et au bon endroit, tous moyens réunis, ramassés, l'ennemi dès l'abord dominé, manœuvré, par le fait qu'on lui refuse l'occasion d'un succès initial.

Enfin dernière raison pour ramener à ce système prudent et sûr toute la préparation de la campagne : les Allemands seront prêts avant nous, peut-être de quelques jours, parce que notre régime politique — ce n'est pas une critique, c'est une constatation — oblige le gouvernement à consulter les Chambres avant l'ouverture des hostilités, tandis que le Kaiser est le maître absolu de donner le signal de la guerre à son heure. Et il sera forcé de procéder par attaque brusquée sur le front occidental avant que les Russes, à travers leurs longues distances, ne soient devenus un danger redoutable pour Kœnigsberg et pour Berlin. N'avons-nous pas un avantage exceptionnel à le contenir quelques jours par une défensive stratégique jusqu'à ce que les Russes soient sur son dos ?

Et le colonel Grouard s'efforça, de toute la puissance de son raisonnement si lumineux, d'éviter à son pays les périls, peut-être

Edouard Driault.

mortels, d'une offensive prématurée et inconsidérée. Il précisa avec une clarté merveilleuse les dispositions générales à prendre : — profiter des fortifications de la frontière entre Verdun et Belfort pour s'y tenir sur la défensive avec un minimum de forces ; au besoin, sacrifier Nancy, en tout cas sacrifier Longwy et Briey qui sont en flèche et qu'on ne peut pas tenir — voyez la carte, — et préparer quelque part derrière l'Argonne la masse de manœuvre qui au moment voulu du côté de Vouziers, au nord de Valmy, brisera l'aile droite allemande étirée, comme l'aile gauche austro-russe à Austerlitz vers les étangs ; alors, mais alors seulement, si le succès est suffisamment net, prendre l'offensive sur Thionville et menacer et saisir les communications de l'ennemi imprudemment éloigné de ses bases ; — surtout ne pas s'affaiblir inutilement par des offensives de détail sur Mulhouse, ou sur Sarrebourg ; garder toutes ses forces pour la riposte, qui sera l'événement.

Il n'est pas nécessaire d'être un grand clerc pour suivre ce raisonnement si prudent et si logique. On y éprouve, à la lumière des événements qui ont suivi, un réconfort d'esprit et l'amertume des erreurs qu'il était si facile d'éviter.

Inutile de dire en effet que les conseils du colonel Grouard ne furent pas écoutés : il n'était pas breveté, et il était à la retraite. Et puis, l'offensive ! l'offensive ! Il n'y a que l'offensive qui vaille. « Je coupe et j'enveloppe ! »

*
*
*

Combien aussitôt la guerre lui a donné raison ! Inutile aussi de dire que, la guerre venue, il ne fut pas consulté ni appelé au grand état-major. On l'aurait dû après les premiers échecs qui prouvaient son extraordinaire sagacité. Au moins il ne cessa de communiquer au grand quartier des notes dont les événements postérieurs ont prouvé que quelques-unes au moins avaient été retenues.

Les hostilités imminentes, le gouvernement, pour des raisons de politique générale, ordonna le retrait des lignes françaises à dix kilomètres en arrière de la frontière. Raison nouvelle pour s'en tenir à la défensive stratégique et y préparer la riposte : on ne

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

prend pas l'offensive en reculant. Mais non ! offensive ! offensive ! On avait reculé... pour mieux sauter.

Le colonel continua sa campagne à lui dans les *Tablettes des Deux-Charentes*, puisque la grande presse de Paris ne lui faisait pas accueil ou l'ignorait — la grande presse de Paris n'aime pas les vérités non reçues — ; et la bataille qu'il engagea contre les préjugés, les ignorances, les forfanteries, fut singulièrement émouvante, puisqu'il s'agissait du salut de la patrie, de la vie de centaines de milliers d'hommes. Hélas ! Il fallut trop d'échecs pour prouver la valeur des leçons de toute sa carrière d'historien. Pourquoi ne pas l'avoir écouté plus tôt et mieux, comme avaient fait Miribel et Billot ? La guerre eût duré sans doute moins longtemps et nous eût coûté beaucoup moins cher !

Et l'on va voir combien nous avons le droit de parler ainsi.

La guerre est arrivée. Offensive partout : offensive sur Mulhouse d'abord brisée, puis reprise plus heureusement par le général Pau, mais pour rien, des pertes sévères déjà ; — offensive sur Morhange et Sarrebourg, coincée bientôt entre les forces allemandes, entre Metz et la montagne, brisée lourdement, refoulée avec de grosses pertes jusque sur territoire français, sur Lunéville, Saint-Dié, jusqu'à la Moselle, jusqu'à Charmes. Il y fallut un effort énorme de résistance, quelques corps d'armée de nos meilleurs, Castelnau, Foch, Dubail. On fut ramené en-deçà même des lignes de départ : pourquoi les avoir quittées ? on aurait subi beaucoup moins de pertes. Les hommes qui sont tombés là en si grand nombre auraient été précieux ailleurs... Ces excellents corps de la frontière, divisions d'élite, furent appelés à la bataille de la Marne ; mais ils avaient déjà beaucoup souffert, et malgré leur vaillance ne purent pas y rendre tous les services qu'on aurait pu sans cela attendre d'eux. — Gaspillage de vies humaines, sans profit aucun.

Et, les Allemands dévalant à travers la Belgique, comme un flot, on n'avait plus de quoi les arrêter tout de suite sur la frontière : on n'avait pas assez de monde en ligne à l'endroit nécessaire ; aucune masse de manœuvre et de choc en arrière ; régiments et divisions rangés au petit bonheur comme en 1870, bouchant les trous vers l'ouest à mesure que les Allemands élargissaient leur

Edouard Driault.

mouvement débordant. — Ah ! si on avait eu vers Vouziers, par exemple, à la fin du mois d'août, sur le flanc des Allemands s'allongeant jusqu'à l'Oise, une concentration bien liée des excellents corps de la frontière de l'Est, on aurait livré la bataille de Sambre-et-Meuse dans d'autres conditions ! C'était la manœuvre d'Austerlitz.

Evidemment le plan initial qui fut suivi par le général Joffre était mauvais. Heureusement le général Lanrezac, dès Charleroi, vit la vérité de la situation. Heureusement le général Joffre, qui n'était pas autant que d'autres imprégné de l'esprit de la scholastique à la mode, sut prendre, grâce à la vigueur de son caractère, les résolutions douloureuses, mais nécessaires. Il ordonna la retraite, pour y préparer la riposte.

C'est la doctrine du colonel Grouard. Mais au lieu d'une défensive stratégique volontaire, organisée, à quelques pas de la frontière, on eut une retraite forcée, improvisée, bousculée, jusqu'au cœur du pays, devant Paris ; et on faillit y perdre Paris, peut-être la guerre.

La France fut sauvée surtout par le soldat, dont le moral resta intact dans une retraite pourtant démoralisatrice par sa rapidité, et qui garda toute sa merveilleuse valeur pour la riposte de la Marne. Si on n'avait pas sacrifié en vain tant de forces, le meilleur de nos forces, l'élite de nos hommes, la bataille de la Marne eût été plus facilement et complètement gagnée.

C'est bien le soldat de France qu'il fallait mettre sous l'Arc de Triomphe.

Le colonel Grouard continuait ses réflexions à mesure que se déroulaient les événements. Il les réunit plus tard, ces temps derniers, dans un volume intitulé. *La Conduite de la guerre jusqu'à la bataille de la Marne*¹, et c'est pourquoi nous avons pensé que le moment était venu de mettre en relief cette belle physionomie d'historien et de patriote.

Après avoir rendu hommage aux qualités morales du général Joffre et surtout à l'incomparable mérite du grand soldat de France, le plus grand soldat de l'histoire, le colonel constate que la bataille

1. Paris, 1922. On trouve les ouvrages du lieutenant-colonel Grouard à la librairie Chapelot, maintenant réunie à la maison Berger-Levrault.

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

de la Marne a été gagnée, mais qu'elle n'a pas été décisive : nous le savons trop.

C'est qu'elle fut une bataille parallèle, front contre front, et qu'on ne voit nulle part « l'éclair du génie ». Résistance victorieuse, mais non pas rupture stratégique ou manœuvre débordante. Le succès fut tactique, et non stratégique.

D'abord l'ordre de la reprise d'offensive a été donné trop tôt, de quelques heures, peut-être par la faute de Galliéni qui pressa fiévreusement la décision de Joffre. L'armée de von Kluck n'était pas encore descendue au sud de la Marne, en sorte que le choc de l'armée de Maunoury tomba sur son flanc et non sur ses derrières. Il vit le danger, s'arrêta, se retourna et faillit briser l'attaque française, en tout cas il se dégagea et permit la retraite du reste de la ligne allemande : Joffre lui-même lui a rendu cette justice.

Par ailleurs le colonel observe qu'au centre, à l'armée du général Foch, il n'était pas nécessaire de boucher avec la 42^e division le trou que voulait élargir la garde prussienne aux marais de Saint-Gond avec l'appui de la III^e armée ; il fallait laisser au contraire la 42^e division à la gauche de la 9^e armée, pousser la droite de la 5^e sur Champaubert-Etoges où la ligne allemande se disloquait et enfoncer le coin en direction de Châlons : ce qui aurait achevé la démolition du front allemand et donné à la victoire des conséquences incalculables¹.

1. Le capitaine Ohry a publié dans l'*Illustration* du 9 septembre 1922, p. 214-215, un article intitulé : *Comment fut décidée la retraite allemande de la Marne*, d'après la *Mission du lieut.-col. Hentsch, du 8 au 10 sept. 1914*, par le lieut.-col. Müller. Loebnitz, Berlin, 1922. — Voici le sens de son argumentation du point de vue allemand : Les armées allemandes étaient d'ouest en est, I, II, III, IV, V. — L'armée III, au sud de Châlons-sur-Marne, se trouva disloquée pour avoir dû soutenir, dans l'ébranlement général du front, d'une part la II, et d'autre part la IV. Moltke craignit que cette armée III ne résistât point à l'assaut des Français et que la IV et l'aile droite de la V ne fussent refoulées contre Verdun pour être finalement anéanties. Une telle catastrophe eût entraîné la fin de la guerre.

C'est justement ce que dit le colonel Grouard. Il est à regretter qu'une attaque française vivement poussée, de Montmirail à Châlons-sur-Marne, c'est-à-dire au point même de la dislocation, n'ait pas réalisé ce que craignait le Grand Etat-Major allemand.

Voir aussi, dans la *Revue de Paris* du 15 sept. 1922 : *La Marne, victoire incomplète*, par le général de Cugnac : « Il est navrant de constater que nous n'avons pas profité de la brèche du front allemand », une brèche qui fut béante,

Edouard Driault.

En un mot il ne fallait pas seulement boucher et refouler. Il fallait manœuvrer.

Donc bataille parallèle seulement : — les lignes restèrent parallèles pendant près de quatre ans, les fronts stabilisés ; — la guerre de tranchées où le soldat encore garda le mérite essentiel de ses incomparables vertus.

Cependant le colonel Grouard aidait de tout son effort scientifique et de toute son expérience historique à la recherche de la solution, c'est-à-dire de la décision.

Dès le début de 1915 il affirmait la nécessité d'une diversion par Salonique et la Serbie. C'est « la manœuvre débordante sans séparer l'armée » ; c'est l'armée alliée en fait se prolongeant dès lors sans interruption par le front italien jusqu'au delà de l'Adriatique et par la maîtrise de la mer ; une poussée sur l'Autriche alors battue par les Serbes aurait permis de donner la main à la Russie et sans doute amené vite des résultats intéressants. — On sait le temps qu'il y fallut et qu'en somme l'offensive n'y fut possible qu'au bout de trois ans et dans de moins bonnes conditions.

Et l'on revint à chercher une solution sur le front principal c'est-à-dire le front de France.

J'ai gardé le souvenir personnel de l'admirable sang-froid du colonel Grouard dans le tumulte des pires circonstances. C'était le 26 février 1916, le Kaiser annonçait lui-même à l'univers qu'il avait fait tomber Douaumont, la principale forteresse de son principal ennemi. Le désarroi était grand dans les cercles officiels de chez nous.

J'interrogeais le colonel sur les conséquences que pouvait avoir un événement comme la prise de Verdun : — « Les conséquences morales, dit-il, j'ignore ; il faut espérer que les civils tiendront. Quant aux conséquences militaires elles ne deviendraient graves que si la ligne française était brisée. Mais on n'en est pas là. Si Verdun tombe, la ligne passera au sud de Verdun ; elle sera même plus facile à tenir, étant droite. » Et je pris ce jour-là une provision de confiance, et la résistance invincible de Verdun ne m'en parut que plus prodigieuse.

et, pendant trois jours, du 8 au 10 septembre, large de 50 kilomètres... Et il y avait devant cette brèche trois divisions de cavalerie française et une division de cavalerie anglaise.

Les historiens de Napoléon : le colonel Grouard.

A ce moment, le colonel préconisait, à grand renfort de notes adressées au grand quartier, l'attaque décisive, la riposte attendue depuis Charleroi, manquée à la Marne, l'attaque de rupture, par *la Somme*. Il marquait sur la carte la ligne Saint-Quentin-Guise-Mézières comme la ligne principale d'opérations. Il en rappelait l'intérêt historique, dû à la direction géographique. Et il fortifiait son argumentation de l'examen des circonstances nouvelles, le voisinage des ports de la Manche par où arrivaient les contingents anglais, le voisinage des ports de l'Atlantique par où allaient venir les contingents américains. C'est là qu'il conseillait d'accumuler les masses dont ensuite on multiplierait la puissance par le facteur vitesse.

Ce fut long, plus long qu'il ne croyait, parce qu'il y eut encore des erreurs commises, parce qu'il y eut des échecs douloureux, parce qu'il y eut des tâtonnements, à cause de l'oubli des grands principes, parce qu'en vérité on fit longtemps, presque jusqu'à la fin, la guerre au jour le jour.

On y vint pourtant, et c'est de la Somme, après la crise suprême de mars 1918, qu'est partie l'offensive libératrice.

Les armées allemandes reconduites dès lors à la frontière, la riposte réussie, l'offensive triomphale allait se déclencher du front de Lorraine pour couper les communications de l'ennemi dans la direction du Rhin et le réduire à la capitulation en masse, lorsque l'armistice du 11 novembre arrêta les hostilités.

On y retrouve, après quatre ans de guerre, par la force des choses, le sens des leçons du colonel Grouard : la défensive stratégique conduite jusqu'à la riposte, elle-même suivie de l'événement ou de la décision.

* * *

La carrière scientifique du colonel en prend une remarquable unité. Eclairé par l'histoire, surtout par celle des victoires et des défaites de Napoléon, il a eu, dès le lendemain de la guerre de 1870, la conception du plan de campagne que les circonstances politiques et géographiques imposaient. Et ses publications, confirmées par les événements, à travers des épreuves qu'on pouvait en partie éviter,

Edouard Driault.

constituent, après plus de quarante années de labeur et de méditation, grâce à l'admirable équilibre de son esprit fait de bon sens et d'observation réaliste des faits passés ou actuels, « un monument de logique et de vérité »¹, qui bravera désormais les préjugés de l'ignorance et les fantaisies philosophiques.

Œuvre plus critique que dogmatique en apparence, mais combien pratique en ses leçons, si l'on songe aux applications dont elle pouvait être l'objet dès avant ou dès le début de la grande guerre.

On voudrait maintenant que le colonel couronnât son monument d'histoire par quelque grand ouvrage de doctrine, un *Précis historique des guerres modernes de Turenne à nos jours*, un *Précis de l'art de la guerre*, comme celui qu'a laissé Jomini, avec une documentation naturellement plus riche et une expérience renouvelée. Ce serait « la quintessence de l'art militaire », comme Sainte-Beuve le disait du *Précis* de Jomini².

En tout cas, la méthode historique personnifiée par lui s'impose désormais. Elle a fait ses preuves. Le lieutenant-colonel Grouard n'est plus seulement un historien, il est un maître. On écouterait ses leçons, maintenant qu'il est établi qu'elles étaient les meilleures.

Il aura été, à travers les résistances, les mauvaises volontés, les hostilités préconçues, un des bons serviteurs de ce pays, avec la joie exquise et rare de ne rien devoir de sa réputation consacrée, qu'à son mérite et à son caractère.

EDOUARD DRIAULT.

1. C. de Bourcet. *L'art de la guerre et le colonel Grouard*, Paris, 1915, p. 5. — Ce livre nous a rendu grand service pour la préparation de notre étude. Il se compose d'articles qui ont été publiés en 1915 dans les *Tablettes des Deux-Charentes*, suivis d'*Extraits des œuvres du colonel Grouard* (édité par la Nouvelle Librairie Nationale).

2. Rappelons en formulant ce vœu que les principaux ouvrages du colonel Grouard peuvent se grouper ainsi :

Maximes de la guerre de Napoléon I^{er}.

La campagne d'automne 1813.

La critique de la campagne de 1815.

La critique de la guerre franco-allemande.

La guerre éventuelle.

La conduite de la guerre jusqu'à la bataille de la Marne.